

MES JEUNES ANNEES

Écrire ses souvenirs c'est se rendre témoin d'une vie, comme toute vie est tentative de vivre, et comme telle, a un côté exemplaire. De par le monde où nous sommes nés, de par le monde où nous avons été élevés, nourris, et où nous avons vécu, notre vie a été une improvisation unique qui a, comme une autre, son prix.

Notre histoire est une histoire de pauvre que la destinée n'a pas voulu épargner.

C'était il y a bien longtemps...

A Fayence : bâtie sur un rocher à 350 mètres d'altitude, avec ses venelles étroites, tortueuses, ses montées interminables menant à la tour de l'horloge, ce typique village provençal s'ouvre sur une vaste plaine et, au loin, sur les hauteurs du massif des Maures et de l'Estérel. Cette charmante cité d'origine gallo-romaine a su préserver de nombreux témoins de son riche passé : église du XVIIIème siècle, portes sarrasines, ruines du vieux château, la tour de l'Horloge. Bénéficiant d'un air vivifiant, d'un climat tempéré, Fayence offre un havre de paix, de calme et de repos au sein d'une végétation luxuriante, font un village très apprécié surtout depuis qu'il existe le centre de vol à voile, très estimé des amateurs de sensations fortes, le site étant réputé par ses courants ascendants.

Et c'est là que je naquis un jour de février 1927, au cœur du vieux village dans le quartier du patî. Mes parents étaient des immigrants venus du sud de l'Italie, chassés par la grande misère et la politique autoritaire que menait le gouvernement de l'époque. Ce fut une deuxième grande émigration que l'Italie ait connu en un siècle, c'était vers 1920.

Mon père choisit la France avec quatre de ses amis compatriotes, laissant leur patrie, meurtrie par une idéologie barbare, leur famille et tous ceux qui leur étaient proches, pouvant ainsi trouver plus facilement du travail. A cette période la France avait grand besoin de main d'œuvre à cause de la grande guerre qui avait dévasté une bonne partie du pays, et décimé ainsi cette belle jeunesse, fleur de la nation.

Composés de charpentiers de charbonniers ou de bûcherons, mon père et ses amis avaient donc plus de facilité à trouver une entreprise qui puisse les prendre en charge et les mettre en règle vis-à-vis de la loi. C'étaient des hommes courageux qui venaient de très loin pour recommencer une nouvelle vie et pouvaient espérer vivre librement sans crainte d'être emprisonnés.

A cette époque-là, on se chauffait au bois, et cuisinait au charbon. La Provence alors manquait sérieusement de mains expertes dans ce domaine. Mon père et ses amis se mirent aussitôt au travail, et une fois sûrs de pouvoir vivre correctement ils firent venir leur famille d'Italie, et choisirent le pays de Fayence. Ils s'installèrent au cœur du vieux village. Nos compatriotes en firent de même. Ce fût facile pour eux de trouver un logement car le quartier était presque vide, il n'y avait plus que quelques veufs et veuves d'un certain âge, et sans enfant. Deux ans après ma mère arriva avec ma sœur aînée âgée de trois ans Vincentine, et mon frère Jean âgé de dix huit mois.

Le quartier du Pati, dont le nom en provençal signifie « lieu malfamé » (fort heureusement, il ne l'était plus depuis bien longtemps), se situait au cœur du vieux village, avec sa place. Sa fontaine datait de la révolution française d'où, une source toujours fraîche, venait par infiltration du haut du village. En ce temps-là, très peu de gens avaient l'eau à la pile, et la fontaine était souvent le rendez-vous des commères du quartier, car cette eau servait aussi pour les animaux domestiques que chaque ménage avait dans son étable, plus particulièrement des ânes et des mulets qui servaient au transport. Lorsque mes parents s'installèrent, seulement quatre familles habitaient le quartier, d'authentiques provençaux de génération en génération : Monsieur et Madame REBOUL, Monsieur et Madame PASTOREL, Monsieur et Madame GAL propriétaires de notre appartement, et tante Marie REBUFFEL. Une partie du quartier était en ruine, toutes ces familles avaient en commun leur maison au village et une petite campagne avec habitation, souvent située en terrasse au milieu d'oliviers séculaires et de quelques arpents de vignes, à deux ou trois kilomètres du village.

Chacune de ces familles vivait du revenu que la terre leur apportait. Elles faisaient

leur huile, leur blé, leur vin, et quelques autres céréales qui servaient souvent à engraisser les cochons, les volailles et les lapins. Ils vivaient simplement, comme tous les paysans de l'époque, du fruit de leur labeur amplement mérité. Mes parents s'intégraient au fur et à mesure des connaissances qu'ils faisaient. Quelques temps après, ma sœur aînée et mon frère Jean prirent le chemin de l'école maternelle. Une nouvelle vie pleine d'espérance venait de commencer.

Lorsque je vins au monde notre famille allait de l'avant tant bien que mal, mais les temps étaient durs et ma venue sur terre n'était pas pour arranger les choses. En dépit de nos différences nous étions respectés. Nos parents, malgré certaines craintes, arrivèrent à se faire comprendre très vite en se respectant mutuellement.

Ayant fui un régime autoritaire mon père était devenu un homme libre dans un pays libre, mais hélas Ô combien meurtri par ces guerres successives. Il était fier de pouvoir démontrer ce dont il était capable de faire, vis-à-vis de ces provençaux qui, au départ, étaient assez méfiants. Mon père et ses compagnons faisaient souvent équipe ensemble, d'autant plus que tous habitaient le quartier. Nos familles se fréquentaient pour ne pas oublier leurs racines, en évoquant leurs parents, leurs amis laissés là-bas dans notre lointaine Italie. Dix huit mois après ma naissance ma mère mit au monde un quatrième enfant, c'était une fille prénommée Marie.

A l'époque, les accouchements se faisaient à la maison par le médecin de famille : le Docteur TALENT. Cette nouvelle arrivée commençait à peser lourd pour ma mère car à l'époque, il n'y avait pas encore d'aide à la famille et il fallait aller de l'avant, bon gré, mal gré.

Le quartier se repeuplait assez vite car nos compatriotes n'étaient pas en reste, les naissances se succédaient les unes aux autres et, en quelques années, une vingtaine d'enfants repeupla le quartier, babillant à tout va, se chamaillant autour de la fontaine qui, sûrement, n'avait jamais vu autant de marmots.

Dix huit mois après la naissance de Marie, un cinquième enfant vit le jour, ce fut mon frère Albert. La boucle était bouclée, cette nouvelle vie venait troubler notre quotidien et augmenter les difficultés dans la famille, car il n'y avait qu'un salaire et

toujours aucune aide sociale. D'autant plus que le handicap de la langue ne facilitait pas les choses. Malgré ces moments difficiles la vie continuait avec ses joies, ses peines de tous les jours, mais nous avions l'essentiel : la santé.

A mon tour, je fus envoyé à la maternelle pour y apprendre le français : nous connaissions la langue de nos parents, ainsi que le provençal que nous avions pu apprendre auprès de ces vieilles familles qui ne parlaient, en ce temps-là, que la langue de Mistral.

Chaque village abritait son école communale. La maternelle se situait en haut du village à l'école des filles. Au rez-de-chaussée il y avait une grande salle pour les petits, un grand préau et une grande cour de récréation avec ses platanes et ses marronniers centenaires qui rendaient un grand service pendant les grandes chaleurs. Dessus, à l'étage, se trouvaient les classes primaires. Le deuxième étage servait à loger les instituteurs.

C'est là qu'un jour notre mère nous emmena pour la première fois. Nous avions la larme à l'œil car nous savions que la séparation durerait toute la journée puisque nous mangions à la cantine, et se retrouver ainsi seul avec d'autres enfants inconnus nous troublait beaucoup.

Dans mes souvenirs je revois, avec plein d'émotion, ma vie d'écolier d'autrefois : notre maîtresse de maternelle, une grande matrone dotée d'une forte corpulence et d'une voix de stentor, était chargée de nous apprendre l'ABC, de compter sur nos ardoises des ronds, des carrés, et des billes à n'en plus finir. Elle s'appelait Madame DO.

Une autre femme s'occupait de nous, Madame LOUIS, la cantinière qui, pendant trente ans, a nourri un millier de grands et de petits, nous servant parfois de mère à des moments critiques de notre petite enfance.

Arriva le jour de mes sept ans où je fus contraint de rejoindre l'école des garçons au bas du village. Ce jour-là, je retournais à l'école des filles et à ma grande surprise on m'apprit qu'il fallait descendre chez les garçons. Très ému, je traversais le

village de haut en bas et j'arrivais à l'école où personne ne m'attendait. Le cœur battant, le visage rougissant (car j'étais en retard d'une demi-heure), je frappais à la porte et rentrais tout tremblant. Hésitant un instant et bredouillant quelques mots confus je me présentais au directeur Monsieur RENAC, qui voyant mon embarras, me conduisit auprès de celui qui allait être mon instituteur pendant deux ans.

Monsieur BAUDE, notre nouvel instituteur, était un homme de taille moyenne. Sa blouse grise, ses cheveux plaqués sur la tête, lui donnaient un air sévère. De tempérament assez vif, il nous faisait comprendre à sa manière qu'il fallait respecter les règles de l'école laïque et que si l'on s'en moquait, les punitions ne tarderaient pas à pleuvoir. Une règle en bois parfois nous faisait rougir la pointe des doigts ; nous évitions donc de le chahuter.

Les premiers jours d'école furent des moments de curiosité. Il fallait que chacun se soumette à un interrogatoire afin de remplir une fiche d'identité puis on désignait le bureau qui nous était destiné. Je me suis rendu compte dès le début que le chemin serait long pour y arriver, car à la maison mes parents parlaient l'italien, et pour nous cela ne facilitait pas les choses.

Je me revois en béret et blouse noire que l'on nous obligeait à porter pour qu'il n'y ait aucune différence entre les uns et les autres. Dans la grande salle où nous étions 35 enfants de toutes conditions quelques uns étaient privilégiés, mais la plupart étaient issus du monde ouvrier ou paysan qui, chaque jour d'école, faisaient jusqu'à cinq ou six kilomètres à pied.

En ce temps-là ils n'avaient pas le choix mais pour autant ils n'étaient pas les plus mauvais élèves.

Le quartier du pati était maintenant au complet et en quelques années, beaucoup d'enfants étaient nés ; tout ce petit monde avait réussi son intégration ; ces vieilles familles provençales nous avaient définitivement accepté. Tous les jeudis la place était toujours très animée par ces nombreuses familles. Pour notre part, nous étions cinq enfants, quant à la famille « Picc » elle comptait huit enfants, la famille « Tancr »

six, la famille « Pet » deux, la famille « Gudi » deux, ainsi que deux familles « Sir » avec ses six enfants, on aurait pu monter une petite école à nous tous, cela faisait un « raffut de tous les diables ».

J'aimais l'école, j'étais un élève moyen mais ponctuel et assidu ; nous n'avions pas le privilège d'avoir des parents qui puissent nous aider, seule ma mère savait un peu écrire l'Italien. L'école désormais était devenue notre seconde maison, nous pouvions étudier et s'amuser. Nous mangions tous à la cantine en y apprenant les choses de la vie qui nous laissaient parfois indécis et rêveurs.

Mais petit à petit, nous y avons grandi à l'aise et nous y avons appris la politesse, le respect envers les autres ainsi que la solidarité ; ce qui nous a servi toute notre vie. Notre directeur, Monsieur RENAC, était bel homme, grand, fort, d'une belle prestance avec sa moustache très fournie, à l'aspect agréable mais au regard sévère ; il ne fallait surtout pas se moquer. Nous étions trente cinq élèves et il convenait donc d'avoir de la poigne pour contenir tous ces fils d'ouvriers et de paysans qui savaient tout juste écrire, compter et lire.

Les classes d'alors étaient assez froides, aucune fioriture sur les murs en dehors de la carte de France grand format et la sphère terrestre nous montrant la situation géographique de notre pays. Au centre de la classe, entre deux rangées de bancs, un grand poêle qui ressemblait à une sculpture et servait à chauffer cette grande salle en hiver, et qui devait être alimenté à tour de rôle par chaque élève.

Les meilleurs moments étaient ceux que nous passions dans la cour de récréation. Il y avait un grand préau, avec la cave pour le bois de chauffe en hiver, et dans la cour quatre platanes centenaires qui servaient d'ombrage au moment des grandes chaleurs.

Au fond de la cour dans un coin les W.C. à la turque qui par les jours de vent d'est remontaient à nos narines en des relents d'odeur de grésil. Le grésil est un puissant désinfectant, encore utilisé aujourd'hui afin de préserver l'hygiène. Une fois par semaine nous avions droit au cours de gymnastique, la corde lisse, la corde à nœud, les anneaux et les exercices collectifs de culture physique, n'étaient pas toujours

pour nous plaire mais donnaient lieu souvent à des rires tournés en dérision par des camarades enclins à la plaisanterie.

Nous étions souvent divisés en clans par rapport aux jeux auxquels on s'adonnait. Nos préférés étaient surtout les jeux de billes. On jouait à trois ou quatre des parties très acharnées, c'était à celui qui en aurait le plus et inévitablement éclataient des échauffourées à n'en plus finir.

Le calme revenu, chacun de nous comptait ses gains ou ses pertes. Pour les gagnants c'était la joie. Quant aux perdants ils juraient de se venger la prochaine fois. Il faut dire que ces billes avaient pour nous une certaine valeur car elles étaient en verre coloré pour les plus fortunés, mais les pauvres devaient se contenter de celles en terre cuite qui se brisaient facilement.

C'était pour avoir ces belles agates striées de multiples couleurs que cela finissait souvent en bataille rangée. Alors, au coup de sifflet strident que donnait l'instituteur, on devait s'aligner en rang, en silence, avant de rentrer dans les classes, puis il fallait se tenir droit à côté de son banc et s'asseoir au commandement.

Tous les matins sur le tableau noir, derrière le bureau du maître, il y avait écrit la leçon de morale que l'on recopiait sur le cahier du jour.

Entre autres, nous apprenions notre belle Provence qui va de la mer aux montagnes enneigées, ses collines, ses rivières, ses murs de pierres sèches et ses petites plaines ainsi que notre département, le Var, traversé par le fleuve du même nom.

Aussi, notre belle nation la France, avec ses régions, ses départements, ses préfectures, ses sous-préfectures, nous dévoilant leurs noms, ses grandes plaines où le blé était ramassé pour toute la nation, ses petits coteaux, ses petites plaines, ses vignes, ses oliviers, ses truffes, et tout ce qu'il fallait pour garnir une bonne table, y poussaient. Les prés étaient recouverts de bonnes herbes où les bœufs, moutons et chèvres, allaient manger pour donner du bon lait, de la bonne viande, et aussi d'excellents fromages.

Nous apprenions les sciences sur un livre connu à l'époque sous l'appellation « Leçons de choses » ; également l'histoire de notre nation depuis les gaulois, les francs, les rois, les républiques, ainsi que tous les rires et les larmes que cela a coûté à ceux qui les ont vécu, avec la terre souvent ravagée, baignée du sang de ses meilleurs enfants. Oui ! Tout cela nous l'avons appris à l'école communale, à l'école de la République !

J'avais onze ans en 1938. Je me souviens de l'arrivée des immigrés espagnols qui, comme nous quinze ans auparavant, fuyaient leur patrie déchirée par la politique autoritaire de ce pays qui les mena à la guerre civile. En attendant des jours meilleurs ils échouèrent un peu partout en Provence et bien sûr à Fayence. Contrairement aux familles italiennes qui elles sont restées les espagnols disparurent dès la guerre terminée.

J'ai encore quelques souvenirs de la période troublée que traversait la France, avec toutes ces manifestations, ces grèves interminables qui, pendant des mois, firent trembler le pays. Nous étions jeunes, nous ne comprenions pas les problèmes des adultes. Ce fut comme un tremblement de terre, mais peut-être nécessaire pour la condition humaine à l'amélioration de la vie de tous les jours.

Notre directeur, Monsieur RENAC est parti à la retraite et Monsieur BAUDE l'instituteur a été muté. Ces départs furent marqués par une grande photo de tout le groupe scolaire. Nous étions 65 élèves, pour les deux classes, c'était la fin de l'année scolaire de 1937.

Ce fut Monsieur HENRY qui remplaça l'ancien directeur et Mademoiselle REBUFFEL prit le poste de Monsieur BAUDE.

Ces nouveaux personnages nous intriguaient un peu, voilà qu'on nous présentait une maîtresse qui était fort jolie et de surcroît était provençale. Elle habitait non loin de notre quartier. Issue d'une famille du terroir qui, quand elle le voulait, parlait la langue de Mistral. Elle était très avenante, toujours souriante malgré les 35 garnements dont elle avait la charge, mais l'avenir nous confirma qu'elle avait du

caractère.

L'école me plaisait, j'étais un élève moyen plutôt rêveur mais néanmoins toujours solidaire auprès de mes camarades. Je me souviens de ces longues dictées, des rédactions interminables et en tous genres, pour finir avec le calcul et les sciences qui me donnaient le tournis.

Notre directeur Monsieur HENRY n'est pas resté trop longtemps en poste. Il eut un grave accident avec complications pulmonaires et décéda quelques années après. Un autre prit sa place, c'était un parisien : Monsieur BIHAN, il avait fait quelques remplacements dans les villages aux alentours. Le poste resté vacant par Monsieur HENRY nous ramène aux années 1940. Entre-temps il s'était marié avec Mademoiselle REBUFFEL qu'il avait connu lors de journées universitaires. Les premiers contacts furent cordiaux mais bien vite il nous fit comprendre qu'il fallait se tenir à carreau.

Hélas, de mauvaises nouvelles arrivaient à l'approche de l'automne 1939, l'Europe s'animaient du nord au sud. Des nuages noirs s'amoncelaient dans notre beau ciel provençal, les munichoïses ne s'étant pas mis d'accord la guerre éclata de nouveau dans notre belle France, mais encore plus féroce, drainant derrière elle l'horreur, toute la misère du monde et la férocité immonde de ces barbares assoiffés de revanche.

Mon père, qui n'était pas naturalisé mais en règle avec la loi sur l'immigration en fut à Fayence la première victime, avec quelques compatriotes.

Quelques temps après la déclaration de guerre de l'Italie envers la France tous les sujets italiens qui n'étaient pas naturalisés furent emprisonnés, puis internés, d'abord au Fort Sainte Catherine à Toulon, ensuite dans un camp dans les Pyrénées Orientales à Saint Syrien. C'était un soir d'octobre 1939 à l'heure du souper, toute la famille réunie autour de la table, tout à coup on entendit des voix d'hommes, des cliquetis d'armes, des bruits de bottes montant aux étages de la maison, ne trouvant personne redescendirent, cognèrent à la porte du rez-de-chaussée où nous étions et, ouvrant brutalement, ils pointèrent leurs fusils dans notre direction en faisant des sommations, cloués de stupeur et aussi d'effroi ; mon

père demanda ce qu'on lui voulait, c'était des militaires, ils étaient trois plus un officier qui les commandait, le capitaine Dossier, et sans explication ni retenue forcèrent mon père à le suivre, il en fut de même pour la famille Tancredi, on ne les revit que dix mois après.

Toute la famille sens dessus dessous, traumatisée par ce malheur qui nous tombait sur la tête, se mit à pleurer, à se lamenter. Notre mère tant bien que mal essaya de nous consoler, mais rien n'y fit, le père n'était plus là, nous étions tous désemparés. Lui qui avait fuit une épouvantable dictature pour assurer un meilleur avenir à sa famille, voilà qu'une autre encore plus cruelle venait lui reprendre sa liberté.

Le destin venait une fois encore de lui barrer la route. Nous étions toujours considérés comme immigrés et aux yeux de la loi comme des ennemis de la France. Privée de soutien du père, ma mère ne perdit pas courage, ma sœur Vincentine travaillait, mon frère Jean donnait un coup de main deci-delà, moi j'étais en classe terminale, ma sœur Marie et mon frère Albert dans le primaire.

Commencèrent alors des périodes tristes. Ne percevant plus le salaire du père, il fallait survivre et pour cela nous avions un jardin potager lieudit « Lestrade », qui nous permettait, avec beaucoup de volonté et de courage, de ne pas mourir de faim.

Nous élevions quelques lapins ainsi qu'un chèvre, ce qui nous permettait de résister un peu mieux à ces temps difficiles causés par le départ tragique de notre père.

Pour aider notre mère les plus grands faisaient des petits travaux comme la cueillette de la fleur de genêt, la cueillette de la feuille de mûrier ; on faisait également l'élevage de vers à soie, qui commençait au mois de mai pour finir en juin.

Le « Mangan » est une chenille vraiment extraordinaire, on l'achetait en gramme selon le local que l'on avait à sa disposition. Des œufs minuscules s'entrouvraient à la vie dans un local à une certaine température qui, quelques jours avant auparavant, avait été désinfecté. Les œufs, une fois éclos donnaient de petites chenilles ; il nous fallait alors dresser des claies et sur ces dernières un papier spécial était

allongé sur lequel on posait ces minuscules chenilles qui commençaient à frétiller, alors on coupait au ciseau les feuilles de mûrier en lamelles très fines et on les répandait dessus, assez clairsemées de façon à ne pas les étouffer.

Les chenilles sont dévoreuses et en quelques jours elles avaient doublé de volume, c'était un travail assez délicat car ces chenilles une fois arrivées à un certain stade de croissance il fallait les surveiller de près car à tout moment elles risquaient d'attraper une maladie et alors la récolte aurait été fichue.

Aussi, à chaque période de leur croissance, il fallait les tenir propre, pour cela on devait changer le papier le plus souvent possible. Les feuilles entières étaient données aux chenilles lorsqu'elles atteignaient l'âge adulte, elles pouvaient dévorer des centaines de kilos chaque jour. Il fallait fournir jusqu'à la monte. Elles se dépêchaient, elles étaient pressées de dévorer, et si on savait écouter on pouvait entendre une sorte de bruissement : c'était comme un murmure collectif.

En quelques semaines, elles étaient allongées, énormes, et commençaient à changer de couleur. Elles étaient devenues paresseuses, on avait préparé des tiges de bruyères, on dressait ces tiges sur toute la longueur des claies qui avaient plusieurs étages, puis, lentement, commençait la montée. Quel spectacle à voir ces chenilles, gorgées de nourriture, de couleur à peine orangée, l'on pouvait distinguer au travers de leur corps la soie qu'elles avaient accumulées.

Les tiges se garnissaient rapidement, en une nuit des centaines de bouquets avaient surgi, un travail spectaculaire commençait, chaque vers à soie avait choisi son brin de bruyère pour y faire son nid qui, en quelques jours, allait devenir un cocon, parfois de couleur jaune ou orangé. La chenille avait disparu en laissant un chef d'œuvre, pour se transformer en chrysalide.

Une fois le cocon terminé (350 mètres de long en fil continu), on les ramassait, puis on les passait dans une machine pour leur enlever toutes impuretés, on les portait au courtier qui les pesait et nous réglait le prix convenu.

Le temps passe qui fait tourner la roue de la vie, comme l'eau celle des moulins...

Enfin, mon père fut libéré au mois de juin 1940. Notre famille à nouveau réunie, il reprit le chemin de la forêt. Là c'était des coupes de bois de chauffe, des bois de charpente, et à certaines périodes, il carbonisait avec ses compatriotes. Il fut dans la région l'un des derniers charbonniers d'après guerre. En ce temps-là, on faisait beaucoup de charbon de bois à cause du manque d'essence, le gazogène remplaça tant bien que mal le précieux carburant.

Certains faisaient du charbon avec des gabarits en tôle mais la qualité était moins bonne, mon père, lui, l'a toujours fait à la « meule », c'était tout un art qui demandait beaucoup de courage, de sacrifice et de travail. La meule était composée d'un certain nombre de stères (de préférence du bois dur) d'un diamètre variable et dont le montage se faisait par paliers légèrement inclinés vers l'intérieur ; au centre, on montait une cheminée faite de rondins pour pouvoir faire la mise à feu par la suite. Le montage du bois demandait du savoir-faire et une certaine astuce, il fallait serrer les rondins (qui étaient coupés d'environ un mètre) au maximum, les uns contre les autres, pour qu'il y ait le moins de vide possible, et cela sur trois paliers, toujours inclinés pour finir en forme de cône, puis recouvert de feuilles d'herbes sèches, et par-dessus une bonne couche de terre que l'on tassait avec une pelle pour la rendre plus étanche.

Alors commençait la phase de carbonisation, la mise à feu par le haut de la cheminée il fallait laisser monter le feu en le nourrissant de bois coupé en petits morceaux jusqu'à ce que le feu atteigne le haut ; on laissait travailler l'ensemble pendant quelques heures, on remplissait la cheminée qui devenait un brasier, puis on bouchait l'orifice pour que le travail de carbonisation commence à se faire. Pour cela il fallait percer des trous au bas de la meule pour que la combustion commence.

Pendant quelques jours, on donnait à manger à la charbonnière, autrement elle aurait produit beaucoup de cendre, et puis on laissait faire le mystère de la transmutation du bois en charbon.

Il était nécessaire d'être présent 24 heures sur 24 afin de régler la combustion, car

quelques instants d'inattention pouvaient compromettre un mois de travail.

Nous avions une grande cabane que souvent on construisait nous-même, un peu à la mode des indiens, avec le toit couvert d'une toile goudronnée qui était étanche à la pluie. C'est là qu'à tour de rôle on se relayait sur un lit d'herbe sèche et de paille pour faire un somme de quelques heures. Nous avions un garde-manger pour nos provisions pour la semaine, c'était notre seconde maison pour quelques mois.

La combustion étant commencée, la carbonisation partait du haut vers le bas et en dix jours la meule avait diminué d'un tiers, on dirigeait la combustion en faisant des trous sur les côtés, selon la direction du vent ; il ne fallait pas que cela aille ni trop vite, ni trop doucement. Par ces trous se formaient du goudron et une forte odeur de gaz carbonique s'en dégageait, c'est à cette odeur qu'on pouvait espérer un bon résultat.

Un jour de repos pour laisser refroidir la meule, ensuite il fallait se dépêcher pour extraire le charbon, autrement le feu serait reparti et il ne serait resté que des cendres. Le charbon étalé sur la place, très chaud, au moindre coup de vent pouvait devenir braise, aussi nous avions deux tonneaux remplis d'eau au cas où cela se produirait.

Vaille que vaille notre maisonnée allait de l'avant et malgré les difficultés que la vie nous imposait nous formions en tant qu'immigrés une famille exemplaire dans le quartier, mais certains souvenirs de l'école me revenaient en mémoire, souvent des mots très durs fusaient comme : sale babi ! ou bien sale italien ! ce qui me mettait en rage, car notre famille a su démontrer notre attachement au pays qui l'a accueilli : Fayence, qui à l'époque, était un village de 1.500 habitants où presque tous se connaissaient.

Le chemin pour aller à l'école m'obligeait à passer devant l'abattoir municipal, le charron et le maréchal-ferrant. L'école finie, en remontant, je m'arrêtais devant la clôture et là c'était toujours avec stupeur que je regardais un homme grand et costaud appliquer le fer rougi à la forge sous le sabot du cheval, répandant une forte odeur de corne brûlée qui me faisait frissonner à l'idée que le cheval puisse

supporter tant de douleur.

Par la suite, j'appris qu'il ne ressentait rien parce que la corne est une matière qui n'a aucune sensibilité. Puis, il y avait le charron qui fabriquait les charrettes et aussi les tonneaux à vin, ces métiers demandaient de la dextérité et du savoir-faire.

Au-dessus il y avait l'abattoir municipal où se mêlaient la voix des hommes, le bêlement des moutons, le beuglement des vaches et le cri strident des cochons que l'on égorgeait.

Chaque fois cela m'impressionnait, me troublait à m'en faire frémir en entendant les cris désespérés de ces pauvres bêtes qui appelaient au secours et que ces hommes, sans état d'âme, s'acharnaient à faire taire à l'aide de grands coutelas à vous donner froid dans le dos. Nos ancêtres primitifs ont été obligés de faire la même chose pour que l'espèce humaine puisse survivre, et depuis cela n'a pas changé.

Comme dans tous les villages, il existe des êtres un peu étranges comme cet homme que l'on surnommait « Le bon Dieu », c'était un vieux paysan qui habitait à la campagne, de temps en temps, il venait au village sur la grande place, s'agenouillait face à l'église, faisant un signe de croix, gesticulant dans tous les sens, égrenant un chapelet de paroles, de mots mystérieux, puis il sortait de sa poche un flacon d'eau de vie, en buvait une bonne rasade, faisait un grand salut et s'en allait débitant des mots imaginaires.

Un autre, moins mystérieux mais tout aussi rustique habitait dans la plaine dans une maison perdue, c'était un homme des bois qui avait le don de la parole, mais pas celui de l'hygiène.

A sa tenue vestimentaire, on aurait pu le confondre avec un épouvantail à moineaux. Selon les saisons, il venait au village, ayant fait deux heures de marche à pied avec un panier sous le bras, parfois rempli de champignons ou d'œufs, et au printemps des asperges sauvages qu'il venait vendre aux particuliers. Toujours d'humeur cocasse surtout dans son parler provençal, il usait très peu le français, on l'appelait « Catan ».

Il y avait aussi cet autre personnage, petit, mince, plutôt excentrique ; il avait inventé le vélo à voile ; au pays du mistral l'invention a vite avorté. Monsieur SOUTIF, c'était son nom, avait monté une voile sur son porte-bagages qu'il dirigeait par des manettes fixées sur son guidon, mais le premier coup de mistral le plaqua au sol, imitant ainsi Monsieur BRUN dans « MARIUS ».

A l'époque, l'eau courante au robinet n'était pas à la portée de tous, les conduites souterraines existaient mais chaque branchement coûtait une petite fortune. Nous, nous avions notre belle fontaine devant la porte, cela ne nous gênait guère. Il n'était pas question de douche, on se lavait dans une grande bassine, ce qui souvent dans toute famille nombreuse amenait des discussions à n'en plus finir, mais toujours dans une ambiance familiale.

Dans chaque quartier il y avait une fontaine ou un lavoir.

En ce temps-là il y avait encore des animaux domestiques, des mulets, des ânes, à qui il fallait de l'eau potable car ils servaient au transport de marchandises.

A Fayence comme dans beaucoup d'autres villages, il n'y avait pas grand-chose pour distraire la jeunesse. Le budget des communes était limité au maintien de la voirie et des écoles, il ne pouvait suffire à faire évoluer les disciplines sportives qui auraient pu nous motiver, nous les garçons.

Cependant, notre ami Roger BENVENUTI, de temps en temps, nous invitait dans le magasin de son père qui était peintre décorateur à une séance de dessins animés qu'il avait lui-même créé avec beaucoup de passion et qui, par la suite, bien des années après, saura acquérir un véritable talent de peintre en art.

Il n'y avait que l'été pour nous distraire un peu, lorsque nos parents nous le permettaient. Nous marchions près de deux kilomètres après le village, à pied bien sûr, par des chemins tortueux, pour rejoindre la rivière : « La Camandre qui, à un endroit, formait une grande mare peu profonde. C'est là que nous apprenions à nager, c'était notre piscine, et nous étions nombreux à nous y baigner, et chausser.

A Fayence, un grand évènement se préparait. Un peu avant la guerre, Monsieur ROUX, maire qui habitait « aux Baraques », fit voter un budget pour amener le tout à l'égout dans tout le village, une œuvre importante vu la situation géographique du pays. Les travaux furent menés bon train mais demandèrent plusieurs années car tout se faisait à la main.

Une fois terminés, une envie frénétique s'empara des habitants pour avoir les WC à la maison, les WC publics étaient souvent à plusieurs centaines de mètres des habitations.

Ce fut une révolution dans les mœurs et pour l'hygiène.

Mon père, dans les années trente, avait réussi à économiser une somme d'argent pour l'achat d'un terrain sur une colline, à une heure de marche, situé en terrasse, presque un hectare. Il se composait d'une trentaine d'oliviers, quelques figuiers, un puits et une petite source au bas de la propriété. Il l'avait acheté pour la somme de 800 Francs.

La terre était pauvre, aussi toutes les collines des alentours étaient plantées d'oliviers. C'est un arbre qui n'est pas exigeant à cultiver, il se contente de peu, l'essentiel est de le tailler tous les deux ans et entretenir le terrain propre. On pouvait y cultiver des lentilles, des pois chiche, des pommes de terre de printemps. Il ne fallait pas compter sur le puits qui donnait très peu, ni sur la source qui était si calcaire qu'on pouvait à peine la boire.

Mon père était un chasseur enragé. En ce temps-là, il y avait beaucoup de gibiers, c'était rare quand il rentrait bredouille ; le plus souvent quelques lapins, des grives, des merles et d'autres encore.

Un jour il m'emmena avec lui, je devais avoir douze ans, nous avions trois chiens. Ce jour-là il choisit le chien noir qui était un peu fou fou, c'était un bâtard, très gentil, mais il n'en faisait qu'à sa tête. Nous fîmes pas mal de chemin. De temps en temps il me faisait des signes pour faire le moins possible de bruit, puis des coups partaient,

c'étaient des grives ou un lapin.

La journée allait se terminer, un dernier coup me fit sursauter. Mon père est apparu sans le chien, il me dit qu'il s'est enfui et qu'il reviendrait. Il n'est jamais revenu, j'ai su plus tard qu'il l'avait tué parce qu'il n'était pas bon chasseur.

Nous en avions un autre, on l'appelait « Vieto » du nom du champion cycliste de l'époque. Il était moyen, très gentil, bon chasseur et rapide comme une flèche. Il aurait pu faire un bon chien de cirque car on lui avait appris toutes sortes d'acrobaties, lui aussi est parti un jour pour ne plus revenir.

Les premières chaleurs et les zéphyrs ont fait mûrir la moisson et, pour la Saint-Jean, même les femmes arrivaient à l'aube pour venir lier les gerbes de blés que les hommes avaient fauché avec la faucille ou la faux. C'était un travail dur et malgré la chaleur assommante du soleil, et les piqûres des épis, tous se mettaient à chanter. Ces chants mêlés aux craquements des cigales, donnaient la cadence à leurs gestes vifs et généreux.

Toutes les deux heures, quand le maître criait « pause », moissonneurs et lieuses venaient s'abriter un moment à l'ombrage d'un grand chêne pour manger quelques figues, quelques noix et boire un verre d'eau fraîche. Puis, avec force et courage, ils repartaient en fredonnant dans les blés qui ondoyaient sous la brise, comme pour faire rayonner la beauté de ces femmes entourées de ces blonds épis, qu'on aurait dit des milliers de pépites d'or sous les chauds rayons du soleil provençal. Venait ensuite le battage des blés, ils étaient battus sur une aire, soit avec un cheval ou un mulet auxquels on avait attelé un rouleau en pierre strié d'un certain poids.

Enfin arrivait le jour de « l'acabado » c'était la fin de la moisson, les blés étaient vannés au « ventaire », engrangés dans des silos en bois, il ne restait plus qu'à faire la fête. Le jour venu plusieurs tables étaient dressées dans la ferme et à partir de midi jusqu'au soir on pouvait se gaver de toutes sortes de victuailles et bien sûr arrosé de bon vin. Cela finissait par des voix un peu criardes qui, se mêlant aux chants lancinants des cigales, en faisait un genre de concert champêtre.

Le mois de septembre n'était pas loin, les vendanges approchaient, les vignerons

s'apprêtaient à réviser leur matériel, réparer les caisses à raisin, laver les tonneaux, les mettre en étanche, et bien sûr préparer la grande cave, afin que tout soit près en temps voulu.

Ce jour arriva, et une ribambelle de femmes, d'enfants, avec leurs sceaux et leurs couteaux, s'éparpillèrent au milieu des rangs de vignes en poussant des petits cris de joie. Parmi les hommes, certains étaient préposés pour le ramassage et le portage du raisin vers la charrette qui attendait en bout de ligne. Une fois bien chargée elle s'en allait, tirée par un beau percheron vers le fouloir. Les raisins foulés allaient directement dans la grande cuve pour y macérer quelques jours.

Les vendanges terminées, c'était de nouveau la fête à la ferme, pour toute une journée une grande table bien garnie et bien arrosée, dans une ambiance cordiale, chaleureuse, où tout le monde se connaissait depuis des lustres, puis chacun partait avec un panier de légumes frais cueillis et c'était des aux revoirs et des promesses pour l'année prochaine.

C'était ma dernière année d'école, je devais me préparer pour le certificat d'étude. Notre directeur Monsieur BIHAN ne badinait pas sur les efforts que nous devions accomplir. Toutes les disciplines y passaient, surtout la grammaire et l'orthographe. J'appréhendais un peu, j'étais classé onzième, mais je ne baïssais pas les bras pour autant, ma sœur aînée avait réussi, mon frère Jean de même. Il fallait démontrer que j'en étais capable moi aussi.

Il y avait à Fayence deux grandes foires, celle du printemps où chaque paysan venait faire quelques emplettes, renouveler certains outils usés, s'approvisionner en plants de toutes sortes, puis celle d'automne qui annonçait la période de la transhumance, ce qui donnait au village un air de fête, et pour les bergers ayant passé six mois à la montagne c'était la joie des retrouvailles après une longue solitude passée avec ses moutons et ses chiens.

La grande foire : avec ses marchands ambulants qui vendaient des vêtements pour l'hiver, d'autres qui en un jour vendaient un millier d'assiettes, des centaines de plats, casseroles, marmites, une montagne de verres, dans un parler plein

d'éloquence, coloré, et puis d'autres forains ambulants avec leurs musiques, des accordéonistes jouant des partitions de chanteurs en vogue à l'époque et toute une série de petits stands qui fabriquaient la barbe à papa, des beignets aux pommes, des chichis frigis et toute une gamme de bonbons, berlingots de Carpentras de toutes les couleurs qu'on ne pouvait s'offrir. Tout cela nous donnait le tournis, qu'il nous en venait l'eau à la bouche.

Nous, les enfants des pauvres qui n'avions que quelques sous en poche qu'on nous avait donnés pour quelques services rendus regardions avec beaucoup d'envie et de grands yeux toutes ces bonnes choses qu'on ne pouvait manger, et de se contenter de les humer. Il y avait aussi la foire aux bestiaux, où chèvres, moutons, agneaux, cochons faisaient la joie des maquignons qui excellaient par le verbe, par le geste, à savoir qui aura été le plus malin de tous ; c'était des parodies à n'en plus finir. Ils faisaient durer le plaisir à l'extrême, puis une bonne poignée de main concluait le marché, en murmurant quelques paroles gaillardes.

La foire terminée tout rentrait dans l'ordre. Le calme revenu chacun rentrait chez soi, heureux de cette belle journée avec de la joie plein la tête.

L'automne arrivait lentement avec ses premiers frimas, ses premières pluies. La chasse était ouverte, les premiers coups de fusil commençaient à claquer dans les rangs de vignes, dépouillées de leurs feuilles rouge sang qui parfois faisaient s'envoler une compagnie de perdreaux venant se gaver des derniers grains de raisins à demi desséchés.

Arrivait le moment des champignons qu'on attendait avec impatience. Alors la nature était généreuse, on ne revenait jamais bredouille de ces promenades en forêt qui sentaient bon l'humus, le thym, le romarin et selon les endroits, on se gavait d'arouses, fruits de l'arbousier, qu'on appelle aussi l'arbre à fraises. La cueillette des champignons était pour moi quelque chose de magique.

La cueillette du jasmin n'était pas de tout repos, levé à cinq heures du matin, un brin de toilette, on avalait un bol de café au lait avec une tranche de pain, puis on partait pour faire plusieurs kilomètres à pied pour rejoindre le carré de jasmin, et là il fallait

être le plus rapide possible, car on était payé au rendement.

Une petite pose vers dix heures pour manger un morceau et puis on reprenait jusqu'à une heure ou deux de l'après-midi, ensuite on refaisait le même chemin chargé de cette précieuse marchandise qu'on déposait chez le courtier. Chacun d'entre nous faisait sa pesée, puis le courtier la notait sur son carnet et nous sur le nôtre. On nous payait en fin de saison lorsque la campagne était terminée.

Nous étions deux familles sur ce grand carré, la famille Tancredi et nous les Méga. Souvent pour nous encourager, car c'était un travail fatigant, nos mères se mettaient à chanter des vieilles chansons napolitaines. Finies les randonnées champêtres, finie la cueillette du jasmin dont le parfum subtil embaumait la campagne et en imprégnait nos vêtements pour quelques temps encore.

Je repris le chemin de l'école, il fallait en mettre un bon coup. Nous étions trois autour de la table à étudier, ma sœur Marie et mon frère Albert. C'est là qu'on s'escrimait à faire nos devoirs et à réviser d'autres exercices à la lueur d'une grosse lampe à pétrole qui selon son humeur se mettait à fumer et dont l'odeur nous prenait à la gorge. On utilisait parfois des lampes au carbure dont la flamme était bleue, mais d'odeur tout aussi désagréable.

En ce temps-là, il n'y avait que les rues du village qui étaient éclairées à l'électricité, une grande partie des habitants ne l'avaient pas encore installée, on voyait cela comme un luxe.

Nous menions une vie rustique au milieu des senteurs d'huile d'olives, des odeurs de thym, de laurier sauge, de romarin et quelques conserves que ma mère préparait pour mieux passer l'hiver. Parfois, on utilisait du charbon de bois pour cuisiner des mets qui demandaient une longue cuisson. On récupérait aussi les cendres pour la grande lessive qu'on faisait en fin d'été, puis on rangeait tous ces draps, tout ce qui était linge blanc dans de grands placards bourrés de fleurs de lavande.

Entre-temps, deux phénomènes firent irruption dans notre vie juste un peu avant la guerre, deux légers tremblements de terre vinrent secouer nos vieilles maisons.

Aucune panique, simplement quelques lézardes, des meubles déplacés. Le second était un bruit étrange qu'on entendait presque tous les soirs comme des billes qu'on lançait et qui se mettaient à rouler sur le carrelage du plancher du dessus puis s'arrêtaient, et cela plusieurs fois, toujours au moment du souper, puis un beau jour, plus rien, le bruit a disparu sans qu'on puisse en comprendre le pourquoi.

Avec l'école, il y avait le catéchisme tous les jeudis, nous avions un curé qui avait été trépané à la guerre de quatorze, avec lui il ne fallait pas badiner ; à l'époque la religion était de rigueur, ma mère était croyante mais ne pouvait guère pratiquer, elle n'en avait pas le temps.

Néanmoins, j'ai fait ma première communion comme tous mes frères et sœurs, j'ai même été enfant de chœur pendant quelques temps.

De temps en temps survenaient des petits incidents qui marquaient notre vie quotidienne, dont un m'avait profondément émotionné. Un jour arriva mon frère Jean, tout ensanglanté, soutenu par un camarade qui en voulant faucher de l'herbe prit mon frère de plein fouet sur une cuisse. Une grande émotion pour nous tous, de peur de le voir estropié à vie ; il s'en est tiré avec trente points de suture.

La France avait perdu la guerre, les allemands occupaient les trois quarts du pays, tout le sud était occupé par l'armée italienne, des jours sombres se présentaient devant nous, ils ne se contentaient pas simplement de nous envahir, ils commençaient à nous spolier. Nous n'étions pas encore des affamés, mais on sentait le malheur arriver.

Les premiers tickets de rationnement firent leurs apparitions, cela ne présageait rien de bon. Je me souviens de ma dernière année d'école en 1941, les boulangers « il y en avait trois », s'étaient mis d'accord pour donner un peu de pain aux écoles à tour de rôle, et je revois notre directeur distribuer avec parcimonie une tranche de pain à chacun de nous, un peu avant la sortie de l'école, que nous dévorions en quelques secondes.

Le jour du certificat arriva, nous étions tous un peu agités car je ne pouvais pas

redoubler, l'école alors était obligatoire jusqu'à 14 ans, l'épreuve se passait à l'école des filles. J'étais assis à côté de mon camarade Arthur qui était plus jeune que moi et un des meilleurs de la classe. Nous avions une dictée à faire dont le titre commençait pas un tu. Par un clin d'œil il me fit remarquer que j'avais oublié de faire l'accord, il me sauva peut être la mise.

L'épreuve terminée, les inspecteurs donnèrent le ton en épelant les noms de ceux qui avaient réussi, j'étais parmi les heureux. Je sautais de joie, une joie de courte durée car à mes côtés (c'était presque un parent) lui il s'était mis à pleurer parce qu'il n'avait pas été reçu. Je l'ai consolé comme j'ai pu, mais il est parti sans attendre la fin. Notre directeur est venu nous féliciter, avec un peu de morale pour notre futur.

L'école était définitivement terminée, mais avec mes frères et sœurs il a fallu continuer la cueillette du jasmin jusqu'à la fin septembre ; entre-temps nous allions fêter notre Dame, la sainte patronne du village qui débutait la première semaine du mois. Alors, tout le pays était en émoi, une fête religieuse très respectée, elle durait une semaine et était organisée par le comité des fêtes et de nombreux bénévoles qui s'occupaient à décorer le grand chapiteau et les alentours de la grand place.

L'estrade pour les musiciens était montée face à l'église. Au centre de la place on dressait le grand chapiteau qui était décoré par la suite de feuillage, de buis, de guirlandes en papier colorés, des lampions aux multiples couleur. Quelques employés de mairie, mais aussi beaucoup de bénévoles étaient solidaires pour la bonne cause. Les festivités débutaient le samedi pour finir tard dans la soirée.

Le dimanche, le huit du mois, le matin de bonne heure était dédié à Notre Dame des Cyprès, la Sainte Patronne. Cela commençait par un pèlerinage qui partait de la place de l'église pour aller rejoindre la chapelle des cyprès à deux kilomètres de là, une jolie petite chapelle entourée de cyprès où plusieurs fois par an la messe était dite. De retour la sainte portée par quatre personnes faisait allègrement ce long parcours, accompagnée par les pèlerins chantant des litanies. Arrivée sur la place devant l'église, elle était exposée au public et pour mieux la louer, cela finissait par une bravade bruyante tirée par des « braverie avec des fusils de chasse et des tromblons. Les pèlerins à leur manière se défoulaient de leur longue promenade.

Le dimanche commençait la vraie fête. La grand place était garnie de centaines de chaises tout autour d'un grand chapiteau. Là les gens pouvaient s'asseoir et consommer une boisson. La place était prise d'assaut par de petits stands, manèges, marchands de friandises, il y en avait pour toutes les bourses. Le concours de boules pour les grands et toutes sortes d'animations pour nous les petits continuaient à donner du ton, de l'allégresse, et chacun d'en profiter à sa façon, car la fête c'était qu'une fois par an. Mes parents nous y avaient emmené une fois, nous étions très jeunes. Ils choisirent une table et nous voilà tous les sept sirotant un verre de limonade, tout heureux d'être là, mon père avait préféré une chope de vin.

Nous étions tous ébahis à voir ce grand chapiteau aux multiples couleurs, et d'entendre cette musique champêtre nous donnait de la joie au cœur. A l'époque, l'orchestre se composait d'instruments à vent, trompette, clarinette, trombone à coulisse et une petite batterie. Nous les petits on se contentait d'écouter, très heureux de participer, car nous n'avions guère l'occasion de ce genre de sortie. Nos parents ne dansaient pas en Italie, les femmes restaient à la maison, elles n'étaient pas habituées à ces nouvelles danses, puis ma mère nous donnait quelques sous pour acheter quelques bonbons qu'on dégustait avec délice, car les friandises étaient rares à la maison. Nous restions quelques heures puis l'on rentrait chez nous avec du bonheur plein la tête.

Tous les jours, après la grand messe un concert était donné en l'honneur de toutes ces petites gens qui souvent venaient de loin, à pied ou en charrette, très peu étaient mélomanes, mais assis ou debout tout le monde écoutait, avec attention, jouer des morceaux de très bon niveau.

Ces fêtes champêtres apportaient au village une joie de vivre, celle de se retrouver entre amis, entre parents qui ne se voyaient pas souvent ; c'était une vraie détente pour les Fayençois qui depuis le début du printemps avaient travaillé très dur.

Pour les petits que nous étions, beaucoup de jeux nous étaient proposés : le jeu de la marmite en terre pleine d'eau qu'il fallait casser les yeux bandés pour être

récompensés et c'était souvent la douche que l'on se prenait ; il y avait aussi la course en sac qu'il fallait endosser pour concourir et bien sûr la chute au moins dégourdi, et aussi le jeu de la « sartin », la poêle qu'on mettait dans une grande bassine remplie d'eau avec une pièce de cinq sous dans le fond qu'il fallait aller pêcher avec la bouche, ce qui n'était pas toujours évident. Bien d'autres jeux encore nous permettaient de passer d'agréables après-midi dans une ambiance chaleureuse et insouciant de nos jeunes années.

Cette fête perdure toujours mais elle a bien changé par bien des aspects dû au tourisme et au changement de population.

Un autre évènement pour distraire les Fayençois survenait, à la mi-carême on fêtait le printemps par une bataille de fleurs endiablée qu'une centaine de bénévoles avait su mettre en place quelques jours auparavant. C'était un défilé de chars fleuris, enrubannés de toutes les couleurs, des jeunes gens gambadant tout autour au son tonitruant de la fanfare municipale.

La joie, l'allégresse, se devinait sur tous les visages profitant au maximum de ces quelques heures de liberté et de liesse ; aussi ces festivités venaient à point pour affronter les gros efforts qu'il fallait endurer jusqu'à l'approche de l'hiver, les gens vivaient essentiellement de la terre et de la forêt, la terre ne pouvait attendre. Les grands travaux des champs étaient entamés et il fallait continuer jusqu'en fin d'année.

Vers la fin du mois de juin, le 24, on fêtait la Saint Jean au quartier des Baraques, là où habitait le docteur TALLENT, qui était surnommé le médecin des pauvres.

Toutes les années dont je me souviens les grands et les plus jeunes préparaient un grand tas de bois sur la place « Gabriel Péri » héros de la résistance, puis le soir venu nous nous retrouvions nombreux pour fêter la Saint Jean.

Notre docteur ce jour-là était aux anges, les plus grands sortaient une longue table que Madame TALLENT s'était empressée de garnir d'une multitude de petits gâteaux secs, des bouteilles de vins de plusieurs qualités et d'autres boissons pour les plus jeunes. Ensuite on allumait le feu, on attendait qu'il se consume, alors un

cercle se formait, des voix s'entremêlaient deci delà car le premier saut était pour notre docteur qui, sans hésiter, prit son élan et traversa le brasier en gesticulant sous les bravos et les hourras de tout le quartier, invitant l'assistance à suivre son exemple.

Ainsi, une avalanche de sauts accompagnés par des cris, des acclamations, même des huées pour ceux ou celles qui étaient hésitants, déchaînait les esprits pendant un long moment.

Nous, les garçons étions parés pour traverser ce feu aux milles étincelles, mais les filles, avec leur robe n'étaient pas toutes volontaires ; quelques unes plus courageuses osèrent, parfois ça sentait le roussi et les plaisanteries allaient bon train, mais toujours dans une bonne ambiance où la joie et l'allégresse se lisaient sur tous les visages. Puis, on allait déguster toutes ces bonnes choses que Madame TALLENT avait préparé avec beaucoup de gentillesse.

Des paroles fusaient de toute part, quelques blagues, quelques boutades, et bien sûr des souhaits pour toute l'année. Le feu se terminait par un discours de notre docteur, sous les ovations : de vive la Saint Jean ! Vive Monsieur TALLENT !

C'était un provençal de vieille souche qui parlait à merveille la langue de Mistral et lorsqu'il venait chez nous, nous parlait en provençal. C'était un propriétaire terrien qui possédait une grande ferme qu'il avait donnée en fermage et quelques hectares de forêt ; c'était un homme profondément bon, il fut respecté de tout le village et surtout des gens aux revenus modestes. Lui qui avait soigné tant de souffrance, qui avait mis au monde des centaines d'enfants, n'a pas mérité la fin de vie que le destin lui a réservé, car il a fini sa vie aveugle.

Finies les festivités, avant la guerre de quarante, ma sœur aînée fut placée chez Monsieur GASTAUD, producteur de fraises à Tanneron, petit village à 15 kilomètres de Fayence. De temps en temps nous allions la voir pour prendre de ses nouvelles. La culture des fraises en ce temps-là était un travail pénible. Tanneron est située tout en colline abrupte mais qui donne des fruits excellents. Pour y aller nous prenions le petit train à vapeur qui nous emmenait à Saint Jacques de

Grasse, là nous descendions et nous devions faire quelques kilomètres à pied en montée escarpée pour arriver à la ferme. Monsieur et Madame GASTAUD étaient des gens très charmants, très accueillants, ils avaient une fille Hortense.

Nous passions la journée chez eux puis nous reprenions le train du retour, heureux de s'être vus. Ce petit train à vapeur traversait trois départements : les Alpes-Maritimes, le Var, les Bouches-du-Rhône, pour terminer aux confins du Vaucluse.

Nice, Draguignan, Meyrargues, était le trajet quotidien aller-retour et il le fut pendant cinquante ans, ayant rendu de grands services au développement des villages à l'intérieur de la Provence. À la déclaration de guerre, ma sœur aînée revint rejoindre la famille car nous ne savions pas comment les événements allaient se terminer.

Il y eut aussi la période de la cueillette de la lavande sauvage et c'était la famille ROUX du plan qui en avait le monopole. Toutes les années au mois d'août, Monsieur ROUX et ses fils embauchaient une équipe de femmes pour aller couper la lavande sauvage du nom de « l'aspic ». Les montagnes de l'arrière pays à cette période étaient devenues toutes bleues, c'était un travail pénible car cette plante ne pousse qu'en colline. Un drap de jute en bandoulière, une faucille toujours tranchante. Pour se donner du courage les femmes chantaient quelques vieilles mélodies. La cueillette durait un mois sous un soleil de plomb.

Nous étions début octobre, les vendanges étaient terminées, ma marraine, Madame GUIDICE, m'avait fait en cadeau une montre à l'occasion de ma réussite au certificat, mais il fallait la faire réparer. Fier comme Artaban, je revenais de chez l'horloger, tout content d'entendre le tic-tac quand je l'écoutais (c'était une montre à gousset ou à gilet), lorsqu'en remontant vers la maison, ce fut un grand remue-ménage sur la place du Paté, je me demandais ce qui pouvait agiter nos voisins puis brutalement j'appris la mort de ma mère, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête, on m'a dit qu'elle avait eu un accident au quartier des Baraques, moi qui l'avait quittée une heure auparavant, j'étais effondré et me suis mis à pleurer de toutes les larmes de mon corps.

Tout le quartier fut en dessus dessous, on l'avait transportée chez le docteur TALENT qui avait son cabinet à quelque cinquante mètres de là, mais le docteur ne put que constater le décès, traumatisme crânien. Mon père et mon frère Jean n'étaient pas encore arrivés du travail, ma sœur Marie et mon frère étaient à l'école. Ma mère fut transportée dans sa chambre, une grande pièce très sobre qui pour tout ameublement, se trouvaient un lit en bois, un grand placard, une commode et quelques chaises.

Les quelques voisines qui s'étaient rendues libres vinrent aussitôt pour mettre un peu d'ordre dans la maison. Entre-temps arrivèrent de l'école ma sœur cadette et mon frère, et tout le monde éclata en sanglots. Ma marraine et Madame TANCREDI s'occupèrent de nous trois afin de calmer notre désarroi et notre peine. Petit à petit le calme revint, un calme angoissant où planait le mystère de la mort. Je revois encore, soixante cinq ans après, dans son plus bel habit ma mère reposant paisiblement sur son lit, sans blessure apparente, le teint pâle, semblant dormir dans cette grande chambre sonore éclairée simplement par une lampe à pétrole dont la lueur formait des ombres chinoises sur tout ce qui se mettait en mouvement.

Mon père et mon frère arrivèrent le soir tard et là aussi ce fut la consternation, ce fut des interrogations, des questions sur ce qui était arrivé, des réponses fatalistes où se mêlaient des sentiments d'impuissance dans ces moments de grande douleur. Ma mère fut veillée toute la nuit à tour de rôle par nos voisins, puis au petit matin, ce fut la mise en bière et le départ pour l'éternité. On emportait notre mère pour toujours.

De cette terrible journée, j'ai ressenti un immense chagrin qui a perduré pendant des décennies.

En quelques années notre famille éclata comme une bombe. Ma sœur aînée se rendit indépendante, deux ans après ce fut mon frère Jean, moi je fus placé chez un éleveur de bovin comme berger à l'âge de quinze ans pendant environ un an, c'était en 1942 ; puis vint le tour de ma sœur Marie qui fut placée comme domestique chez des juifs allemands, et enfin mon frère Albert, lui fut pris en charge par un marchand de fruits et légumes.

Il ne restait plus grand-chose de la famille MEGA à la maison en dehors de mon père, mais je ne l'ai jamais blâmé car il venait de subir une grande perte. Il faisait un travail ingrat qui ne lui permettait pas de rentrer tous les soirs à la maison pour s'occuper de ses enfants. Il a essayé de faire de son mieux, nous étions jeunes alors et nous n'avions pas compris.

L'occupation allemande commençait à devenir pesante voire intenable. L'ennemi nous avait mis sur la paille, humilié, spolié et massacré une partie de notre belle jeunesse et quand le jour de la débâcle arriva ils firent sauter à l'aide d'explosifs les ouvrages d'art qui étaient l'orgueil de cette voie ferrée des chemins de fer de Provence.

Dans la région, le pont du loup et le pont sur la Siagne volèrent en éclats, sous la pression des transporteurs routiers, les pouvoirs publics d'alors ne voulurent jamais reconstruire. Cette ligne était dans tout son parcours une œuvre d'art, de par ces ponts, ces tunnels, la configuration de ces paysages. Il était à l'époque le seul moyen de transport pratique pour l'arrière pays. En quelques jours tout ne fut que ruine et aujourd'hui ce n'est plus qu'une légende. J'ai eu l'occasion de prendre une fois ce petit train, je devais avoir 17 ans pour aller voir mon frère Albert à l'hôpital de Draguignan qui avait subi d'importantes brûlures aux deux jambes, à cause de l'explosion dans un poêle à bois, il y est resté deux mois pendant la dernière guerre.

Après une année passée parmi les bovins, je retournais auprès de mon père qui était bien seul. Ce peu de famille que j'avais perdu me manquait. J'étais en bonne santé, je pouvais faire un bon bûcheron. A l'époque nous n'avions pas le choix, c'était la terre ou la forêt, en plus nous étions en pleine période d'occupation. En 1943, une des plus difficiles à vivre car les allemands ne nous faisaient pas de cadeaux, ils raflaient au maximum tout ce qui pouvait leur être utile et pour survivre il fallait se procurer ce dont nous avions besoin au marché noir lorsqu'on le pouvait.

Mon père et moi sommes partis pour le village de Mons pour y carboniser trois charbonnières. Mons, perchée à 800 mètres d'altitude, fondée par les génois, est un village pittoresque dominant la vallée de la Siagniole, ayant une vue splendide de Menton, sur toute la chaîne de l'Estérel et des Maures. Un lieu calme et

tranquille où les gens vivaient de la terre et de l'élevage de moutons et chèvres. Les cultures se faisaient en terrasses soutenues par des murs en pierres sèches plusieurs fois centenaires. Le village manquait d'eau, une petite source alimentait un grand bassin de rétention, « le fil », c'était son nom.

A la campagne on récupérait l'eau de pluie dans des citernes enterrées dans le sol, elle servait aussi bien aux gens qu'aux animaux domestiques et de basse-cour. Les cultures se faisaient au sec en espérant que les pluies de printemps leur viennent en aide.

Nous habitions le village, nous n'avions qu'une demi-heure de marche, aussi il nous fallait emporter notre déjeuner. C'était le début du printemps, nous commencions par couper les bois, des arbres magnifiques, une petite forêt de bois vierge que la main de l'homme n'était jamais venue perturber, en pente abrupte, il fallait avoir du métier et se lever d'un bon pied pour exercer ce travail. C'était du bois de chêne vert, tout se faisait à dos de mulet, il n'y avait aucun chemin qui aurait pu faciliter le travail des hommes.

Les bois étaient coupés à environ un mètre de long et empilés, nous en faisons des stères que l'on laissait sécher. Le printemps et l'été étaient consacrés à la coupe, car il était défendu de carboniser au moment des grandes chaleurs. Puis arrivait la période propice, on commençait par faire une place de cinq ou six mètres de diamètre, ensuite venait le montage. Une année le chantier était assez loin du village et nous avons dû emménager dans une grotte naturelle, le quartier s'appelait « le frioul », nous étions à côté de la rivière « la siagniole », ce qui pour nous était une aubaine.

La grotte on l'avait bien aménagée, elle était assez profonde de sorte que la pluie n'aurait pu y pénétrer. Nous étions à la fin de l'automne et les premiers frimas firent leurs apparitions. Un matin quelle ne fut pas notre surprise de voir le sol et quelques chênes recouverts d'une petite couche de neige. Tout le charbon était parti pour la ville, il ne restait que quelques stères de bois, la saison était terminée pour ce chantier, aussi on plia bagage et on rentra chez nous à Fayence. Un jour ou deux de repos, puis nous allions solliciter un autre employeur, nous étions des

tâcherons qui ne pouvaient pas se permettre de chômer. Tantôt c'était des coupes de bois de charpente, tantôt des coupes de bois de chauffe, il fallait aller là où il y avait du travail, parfois il se trouvait dans le département voisin.

Un des derniers où nous avons cuité les dernières charbonnières ce fut un chantier encore dans la commune de Mons, au château du comté de Beauregard. J'ai, de ce fait, bien connu le comte et la comtesse, lui portait toujours monocle, botte de cuir, culotte de cheval et cravache. Il avait belle prestance, un homme de caractère très connu dans le monde des chevaux.

C'était un vrai château avec ses quatre tours imposantes, son jardin à la française, ses dépendances, ses bâtiments qui alors servaient au personnel, et tous ceux qui abritaient les animaux domestiques et de basse-cour. Dans le haut de la propriété, il y avait une source qui alimentait le château et remplissait des grandes citernes qui recueillaient aussi les eaux de pluie. Là, c'était du taillis de chêne blanc pour bois de chauffe, puis nous avons carbonisé les deux dernières charbonnières, vers 1944.

Dans la propriété qui était immense il y avait une ferme encore en activité où vivait une famille avec une dizaine de vaches et un troupeau de chèvres que conduisait une fort belle fille, certainement la dernière chevrière du pays.

C'est à 200 mètres du château que j'ai découvert ce que nos ancêtres les romains nous ont laissé comme œuvre d'art ; un rocher de cinq ou six mètres de hauteur, autant en largeur. Ils ont creusé un passage de deux mètres de large, sur une longueur de plus de dix mètres de long pour construire un petit canal pour emmener l'eau au village de FREJUS et aussi pour alimenter les arènes. Ils avaient réussi à capter la source au pied d'une montagne, à quelques centaines de mètres en amont. Quand on parle de travail de romains, on est toujours épaté par l'ampleur de l'ouvrage ; de la prise de la source pour aller à FREJUS il y a quarante kilomètres, d'un dénivelé de 700 mètres, traversant des petites collines, des éminences, et toutes sortes d'obstacles qui auraient pu rebuter bien des bâtisseurs car tout ce canal est en souterrain, le lieu s'appelle « Roche taillée ».

Le quartier du Paté avait bien changé. Tout ce petit monde de mes jeunes années

avait grandi, et nos compatriotes n'étaient pas restés inactifs et malgré les difficultés que la guerre nous apportait le quartier était en perpétuelle révolution.

Avec toute cette jeunesse qui poussait comme des champignons mais aussi ces anciens provençaux de souche qui s'en allaient, les uns après les autres, rejoindre leurs ancêtres, si bien que dans le quartier il ne resta plus que des familles d'immigrés italiens. Tous ces gens s'entendaient très bien, l'intégration avait bien réussi, c'était des familles courageuses et travailleuses, chacune d'entre elles apportant une pierre à l'édifice.

Nous avions comme voisins la famille PETTI dont l'épouse mourut laissant une fille et un garçon ; la famille SIRI à son tour perdit l'épouse laissant aussi une fille et un garçon, Madame SIRI mère, que nous appelions la « nona », ma marraine Madame GUIDICE et ses trois enfants, Madame MARTINOLI, Monsieur MARENGO et sa femme.

C'était devenu un quartier de veufs dont un se remariera quelques années plus tard. Un jour, en sortant de chez moi, quelle ne fut pas ma surprise de voir, barbotant, gesticulant, en poussant des petits cris, mon petit voisin Alain tombé dans la fontaine en voulant boire ; il était très jeune, j'ai vite compris, je me précipitais et le pris à bras le corps pour le sortir de cette mauvaise posture. Il s'en est tiré avec une grosse peur.

Nous avions un phénomène à la place du Pati, c'était une femme d'un certain âge qui était née à NICE, dans la vieille ville. Elle ne parlait que le niçois, et habitait deux maisons en dessous de chez nous, une maison abandonnée presque en ruine ; la guerre l'avait chassée de la ville, elle était dans un dénuement tel qu'elle vivait de la charité publique, on apprit un peu plus tard que c'était une ancienne prostituée, malgré le lieu insalubre où elle habitait, de temps en temps, quelques messieurs d'un certain âge osaient pénétrer dans ce taudis aux odeurs plutôt répugnantes et dans un désordre indescriptible. C'était la guerre avec toutes ses extravagances où l'amour n'a pas de frontière.

Nous avions une chienne « Myrza » de couleur rousse, c'était une race de chien

courant, qui faisait le lièvre et le lapin. Nous étions en pleine guerre d'où les restrictions de toutes sortes.

Un jour Myrza arriva toute contente, la queue frétilante et dans ses mâchoires la moitié d'un jambon cru, en bonne chasseuse elle le déposa au pied de mon père tout étonné de recevoir ce cadeau tombé du ciel, et bien sûr, on ne le claironna pas sur tous les toits ; par ces temps où la faim se faisait sentir à tous les coins de la rue, c'était une aubaine. On récompensa Myrza puis un beau jour elle disparut, on ne l'a plus jamais revue, elle avait déjà un certain âge.

La guerre battait son plein, les allemands toujours tenaces ne voulaient pas lâcher prise, c'était au printemps 1943, l'armée italienne ayant capitulé ils envahirent toute la France et, sans état d'âme, notre terrain d'aviation fut inondé de débris de toutes sortes, d'un millier et plus de camions de pierres pour le rendre inutilisable. En plus, ils avaient intimé l'ordre aux maires des villages de choisir un nombre d'hommes valides afin d'aider l'armée allemande à protéger les côtes varoises d'un éventuel débarquement.

Je fus du nombre par trois fois. La première ils nous envoyèrent à Valescure Saint-Raphaël puis une deuxième fois à Fréjus plage, la troisième ce fut à Saint-Aygulf. On coupait des grands pins que d'autres requis plantaient dans les plaines de l'Argens et jusqu'au Muy, d'autres encore faisaient des tranchées. Nous étions logés et nourris, des hôtels avaient été réquisitionnés car nous étions plusieurs centaines à chaque fois. On couchait sur de la paille, les hôtels avaient été pillés, il ne restait que les murs. Parmi les soldats il y avait beaucoup de jeunes alsaciens enrôlés de force et des polonais, ils exécutaient les ordres mais n'ont jamais employé la force contre nous, j'avais alors 17 ans.

Lorsque j'ai été requis pour aller à Saint-Aygulf, nous logions dans de grandes villas au bord de mer, elles avaient été réquisitionnées, pillées, il ne restait plus rien. Tout le bord de mer n'était que désolation, là où quelques années auparavant c'était une station balnéaire florissante il n'y avait plus que des brisants en béton que l'armée avait placé tout le long des plages.

Un mois avant le débarquement de Cavalaire, de tous les fayençois requis il en manquait un. Par un jour du mois de juillet où il faisait très chaud quelqu'un décida de prendre un bain dans la rivière « L'Argens ». L'eau était fraîche, nous étions une dizaine à se jeter à l'eau, barbotant, criant, gesticulant. On essayait de se détendre un peu, puis nous sortîmes en constatant qu'un de nous manquait à l'appel, quelle ne fut pas notre consternation de voir le corps inerte d'un de nos camarades flottant sur l'eau. L'affolement et l'agitation s'empara de nous, nous avons demandé du secours, mais il était trop tard ; le corps fut ramené sur la berge, c'était Raymond MORINI, mort quelque temps après d'une bronco-pneumonie, il avait 18 ans.

Les allemands pressentant un débarquement dans les semaines à venir, nous laissèrent rentrer chez nous et c'est vers la fin du mois d'août, pour être exact, le 24 août 1944 que le débarquement eu lieu à Cavalaire, mon père et moi étions en train d'arracher quelques pommes de terre, lorsque nous entendîmes des coups de canon tirés par la marine américaine au-dessus de Fayence, au quartier de la roche. Là les allemands avaient élu leur PC dans une espèce de grotte naturelle, mais ils ne résistèrent pas longtemps, ils furent fait prisonniers par les partisans et les autorités compétentes.

Ils les firent venir en plaque publique et à notre grand étonnement on vit des jeunes gens le crâne rasé, presque tous imberbes, à peu près de nos âges, à par quelques gradés. Ils n'étaient que des enfants que le régime Hitlérien envoyait à la mort, pour le plaisir ?

La résistance à Fayence était bien organisée, les parachutages se faisaient sur le plateau de Malaï, un lieu d'accès difficile qui permettait aux partisans de pouvoir se déplacer sans trop de risque, mais le cent pour cent n'existe pas et deux valeureux fayençois payèrent de leur vie pour assurer celle des autres : Léon ROUX, Maurice ASTIER, deux héros de la résistance qui ont laissé leurs noms gravés dans le marbre. Puis, ce fut le compte-rendu par les autorités de ce que firent certains fayençois.

Quelques collaborateurs étaient arrêtés, ensuite passés par les armes car ils avaient vraiment fait du mal à certains résistants en les dénonçant aux forces d'occupation. Quelques femmes furent tondues, plutôt pour la forme que pour la cause, mais « on ne fait pas d'omelette sans casser des oeufs ».

Le village pour quelques jours fut en dessus dessous, chacun réglait ses comptes à sa manière, beaucoup de rumeurs, de ragots, de mensonges. La haine s'était répandue, accumulée pendant toutes ces années de guerre, du marché noir, d'abus en tous genres. Les langues se déliaient, les rancunes aussi, bien des parents furent divisés, combien d'amitié rompue.

Il faut du temps pour que les plaies se referment car l'être humain, encore aujourd'hui, démontre qu'il n'est pas à la hauteur dans sa mission à semer le bonheur sur terre.

Les canons se sont tus dans notre région pour aller vers l'est du pays, là où les allemands étaient encore en force. Dans notre Provence ce furent des jours de liesse, de joie mais aussi beaucoup de larmes et de regrets pour les pères et mères qui n'ont pas vu revenir leurs enfants ou leurs proches.

La vie devait continuer par la force des choses, la sale guerre n'était pas encore terminée, il fallait survivre malgré tout. Les canons grondèrent encore presque une année dans l'est de la France, dévastant un peu plus notre pays, accompagnés des massacres indignes d'un être dénommé homme. L'armistice fut signée l'année suivante, le 8 mai 1945 après cinq ans de souffrance, de malheur et de misère de toutes sortes. L'Europe pouvait commencer à respirer, à reprendre son souffle, elle avait été saignée à blanc. Il a fallu beaucoup de temps pour que les plaies se referment, que les rancunes et les haines s'estompent dans ce monde meurtri et confus où l'homme a perdu son âme, sa raison et ses repères.

Il avait suffi de quelques années pour que notre famille éclata en petits morceaux, nous fûmes tous désorientés par cette immense perte que représente la mort d'une mère, d'autant plus que tous nos proches parents étaient restés en Italie et, que nous n'en avons jamais connu aucun. Ma sœur aînée s'était mariée avec un ancien

légionnaire d'origine normande, ils s'installèrent dans un petit village en Charente, pour y exploiter une ferme acquise avec beaucoup de sacrifices.

Mon frère Jean était parti à l'aventure dans le haut Var, j'ai su qu'il avait fait de la résistance, puis qu'il s'était engagé dans la légion étrangère, la guerre d'Indoc n'était pas de bonne augure pour ceux qui allaient l'affronter.

Ma sœur Marie s'en est allée en Haute-Savoie à MEGEVE, mon frère Albert partit pour une longue aventure qui le mena après bien des péripéties non loin de ma sœur aînée en Charente. Moi, je suis resté pour quelques temps encore auprès de mon père. D'une famille de sept personnes, nous n'étions plus que tous les deux. J'attendais mon service militaire, pour changer un peu ma vie de solitaire passée dans toutes les forêts du département, on m'envoya en Allemagne, là je ne vis que ruines et désolation ; ce pays a payé très cher l'aventure hitlérienne. Notre occupation a toujours été pacifique, j'ai été libéré au bout de huit mois comme étant de famille nombreuse. Je repris pour quelques temps le chemin de la forêt.

Puis un beau jour, je partis, je décidais d'aller sur la côte varoise. Cela me changeait beaucoup de mes collines parfumées de thym, de romarin et de toutes sortes de plantes sauvages odorantes, de ses chants d'oiseaux du petit matin jusqu'au cri de la chouette à la tombée de la nuit, ou le glapissement de quelques renards mâles recherchant une compagne.

Au début ce monde inconnu me laissait un peu indécis. J'étais ébloui par tant de beauté avec ses criques, ses îles, ses golfes et ce vaste horizon qui menait à l'infini. Cela contrastait beaucoup avec ce que j'avais vécu jusqu'alors. J'ai toujours été attiré par la mer, si bien qu'un jour je fis une demande pour faire le métier de marin avec mon ami Franco BRUNTI mais on nous la refusa car ils souhaitaient des gens instruits, ce qui n'était pas notre cas. C'était à TOULON, on passa la journée ensemble et pour nous consoler, nous sommes allés voir FERNANDEL dans NAIS qui venait juste de sortir, c'était en 1946.

Quelques années après, je me retrouvais devant cette plage immense de Cavalaire-sur-Mer, bordée de centaines de pins parasol que je n'avais jamais eu l'occasion de

connaître, je trouvais ces arbres d'une grande beauté, en même temps rassurants par leur aspect de champignon géant. J'ai été très vite embauché par un hôtelier comme homme à tout faire car la saison allait commencer.

En voyant cet horizon qui se perd dans l'infini j'eus une pensée très forte pour ces courageux soldats tombés sous la mitraille de ces barbares qui à tout prix voulaient faire de nous leurs esclaves. La plage était restée propre mais les souvenirs et les odeurs resteraient à jamais gravés dans nos mémoires parmi cette belle forêt de pins parasols.

C'est là aussi que mon père qui travaillait au Plan-de-la-Tour est venu m'annoncer la mort de mon frère Jean en Indochine. Une grande peine s'est emparée de moi, j'ai été malheureux pendant toute la saison et bien au-delà ; il était mort en héros comme ils disent. Il est surtout mort pour rien, notre famille était de nouveau atteinte par le destin.

J'ai travaillé deux saisons à l'hôtel de la mer, c'est là que j'ai connu les premiers frissons de l'amour qui ont été de courte durée. Elle s'appelait Marcelle, elle était alsacienne.

La saison terminée, j'allais retrouver mon père qui travaillait dans la forêt des Maures qui avait été complètement brûlée sur toute la côte.

Une armée de bûcherons était sur place pour couper le plus vite possible les arbres restés intacts qui étaient destinés aux mines de Gardanne.

C'est là que j'ai retrouvé mon ami Franco BRUNTI pour quelques mois, car ce métier ne me passionnait plus. On arrivait tout juste à joindre les deux bouts. Avec beaucoup de peine, j'ai dit adieu à la forêt pour les métiers du bâtiment.

La reconstruction battait son plein, c'était le moment où il fallait oser.

Il me fallait apprendre un métier, je choisis celui de maçon, j'étais parti pour l'aventure, celle de ma vie. Les oiseaux sortent de leur nid allant chercher leur

nourriture là où ils la trouvent.

Cette sale guerre nous a fait vieillir trop vite, trop tôt, et au fur et à mesure que l'un de nous était prêt, il s'envolait pour aller chercher un peu de chaleur humaine qu'il n'avait pas pu avoir au moment opportun.

Telle est la vie des hommes, quelques joies, quelques plaisirs bien vite effacés par d'innombrables chagrins.

Louis MÉGA